

États Généraux. J'ai pris part à la prise de la Bastille, m'imaginant que, la prison détruite, l'ère de la liberté commencerait sur la terre. J'étais jeune; je faisais de beaux rêves : je croyais — je le crois encore — qu'on pouvait être libre sans abuser de sa liberté; mais la Révolution est tombée dans les excès; les échafauds se sont dressés; mes amis y sont montés les uns après les autres, et j'ai vu que nous n'avions échappé à une tyrannie que pour en subir une autre. J'ai appelé de mes vœux un sauveur qui empêchât le pays de glisser dans l'abîme qui se creusait sous lui. Il existait, ce sauveur; je le connaissais, je l'aimais; ma confiance en lui était entière; il avait, lui, le génie; il savait entraîner les hommes; il pouvait, tout en satisfaisant son ambition, respecter la liberté que nous avions conquise au prix de tant de sang; il ne l'a pas voulu. Il ne s'est pas contenté du titre de général; il ne s'est pas contenté de celui de consul; il lui a fallu celui d'Empereur. Ah! ah! le citoyen Bonaparte Empereur!... Je le hais!

Hector jeta un regard autour de lui: car, tout en parlant, le citoyen Daguin, qui semblait avoir oublié l'âge de son interlocuteur, s'était échauffé et avait élevé la voix, plus peut-être qu'il n'eût été prudent de le faire, et les gens qui eussent été à portée de l'entendre auraient pu s'étonner de voir un page de l'Empereur prêter l'oreille à de pareils discours. Par bonheur la rue était déserte.

Le gros homme avait saisi cette marque d'inquiétude; il reprit d'un ton plus calme et en baissant son diapason :

— Oui, le pouvoir l'a grisé; celui qui aurait pu devenir le sauveur de la France en est devenu le tyran. C'est pourquoi je le hais et c'est pourquoi aussi j'ai abandonné la politique. Quand on emploie des gens comme Fouché...

— Le duc d'Otrante? demanda Hector.

— Laissez-moi là vos titres, jeune homme! Je ne connais pas de duc d'Otrante; je ne connais que Fouché; je le connais depuis longtemps..... et je dis que c'est une canaille!

— Monsieur!... Citoyen!... s'exclama le page alarmé; vous savez que le duc d'Otrante a le bras long. Il sait tout; il est partout.

— Eh! qu'est devenue votre vaillantise de tout à l'heure, seigneur page? dit le citoyen raillant... Je vous aurais cru plus brave! Ce « duc », comme vous dites, vous fait terriblement peur; mais je comprends : vous êtes la « chose » du Corse, et vous ne pouvez en entendre dire du mal, ni de lui, ni de ceux qu'il emploie... Vous n'êtes pas le seul qui ayez suivi vos intérêts